

du monde où l'on puisse tous les ans jouir d'un spectacle pareil. » Voilà pourquoi, en dépit de ses légères imperfections et de ses conséquences parfois regrettables, c'est un devoir étroit pour tous ceux que l'art intéresse de visiter d'abord et d'étudier ensuite cette grande manifestation de l'activité contemporaine. Voilà pourquoi nous allons essayer de passer, sans parti pris et en évitant les discussions oiseuses, la revue de cette solennité périodique d'une indiscutable importance qu'on appelle le Salon.



COMERRE (L.). *Portrait de Mme C.F.*



LA PEINTURE

« Prenez garde, messieurs, disait au jury du Salon un artiste dont le talent immense aime à se concentrer dans de très petits ouvrages, prenez garde que la valeur de la peinture ne se mesure pas à la toise. » Avant lui, Boileau avait écrit qu'un sonnet sans défaut égale parfois en valeur le plus long des poèmes. Avant Boileau, Pline avait

dit en d'autres termes quelque chose d'analogue, et avant Pline certainement cette vérité avait été déjà exprimée par quelqu'un. Les dimensions de l'œuvre d'art ajoutent, en effet, rarement à son charme. Mais par contre, il ne faut pas oublier qu'elles augmentent singulièrement les difficultés avec lesquelles l'artiste se trouve aux prises.

A mesure que l'ouvrage grandit, s'étend, se développe, sous peine de le voir faiblir, les qualités qui le distinguent doivent grandir et se développer également. Telle composition, agréable dans un cadre restreint, cesse d'être acceptable lorsqu'on décuple la surface qu'elle recouvre. Telle scène qui semblait, sur l'esquisse primitive, se tenir et s'équilibrer admirablement, se disloque dès qu'on lui assigne ses dimensions définitives. En même temps les escamotages deviennent impossibles; les moindres fautes de dessin éclatent et sautent aux yeux; les effets délayés perdent leur puissance; l'action abdique son unité; l'intérêt s'éparpille; l'attention se disperse et faiblit. Voilà pourquoi il faut être particulièrement bienveillant pour les tableaux très vastes.

En outre, ne vous semble-t-il pas qu'il y ait quelque chose de vaillant, de courageux, de noble à s'imposer, par une de ces pages gigantesques, aux regards du public, et à forcer la critique à exercer spécialement ses rigueurs sur une œuvre, qui ne peut ni ne doit passer inaperçue? Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'héroïque à jouer ainsi une de ces dangereuses parties, sans autre compensation à attendre qu'une réputation méritée? Car ces énormes toiles sont, par leur nature même, absolument invendables. L'Etat est le seul client qui puisse se charger d'un pareil fardeau, et on sait à quelle parcimonie est condamnée l'Administration des Beaux-Arts.

Cicéron dit quelque part que l'honneur nourrit les arts : Cela est surtout vrai, quand on se trouve en présence de pareilles batailles livrées exclusivement pour la gloire. Voilà pourquoi, sans vouloir médire des toiles minuscules, sans prétendre mesurer le talent à la toise, comme disait le peintre illustre dont nous parlions à l'instant, nous commencerons la revue du Salon de 1885 par l'examen des plus vastes compositions. C'est un tribut que nous payons au courage.



DAUX (CH.) - SALOMÉ

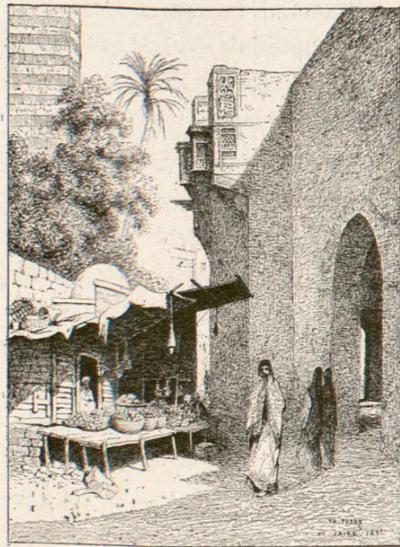
Par ordre de taille, c'est le tableau de M. Clairin qui a droit, croyons-nous, à la première place. On en a vu rarement de plus grands. Il se nomme *Après la victoire*, et pour tous ceux qui connurent Henri Regnault, ce nom suffit à faire deviner le sujet de la scène.

Aux derniers temps de sa trop courte carrière, quand il nous revenait d'Afrique l'œil ébloui de lumière et la tête enfiévrée d'orientales splendeurs, Henri Regnault, en effet, avait rêvé de tracer avec son propre pinceau cette éblouissante apothéose. « J'espère bien, écrivait-il, en juin 1870, rencontrer dans l'histoire des Maures un fait historique qui se rapportera à ce que je veux faire.... Les deux immenses portes bleu et or de la salle des Ambassadeurs viennent de s'ouvrir sur une galerie, dont les gradins sont baignés par un fleuve ou par un lac, sur les bords duquel mon palais est bâti. — Le roi maure paraît sur un cheval richement caparaçonné. Il est impassible et regarde on ne sait où, comme le sphinx, comme une idole, comme un élu enfin, un descendant du prophète, un être adoré, encensé! — Aux pieds de son cheval, un héros, un général en chef des armées, est humblement prosterné et dépose son épée. Il vient de conquérir une province, et l'offre à celui qu'on ne regarde qu'en tremblant et à genoux. — Sur les marches de marbre blanc sont échelonnés des guerriers qui rapportent des drapeaux pris à l'ennemi. — Deux barques sont attachées à ces marches, et dans ces barques des nègres gardent un groupe de femmes captives; elles seront présentées au roi après les drapeaux, et celles sur lesquelles son regard daignera s'arrêter seront conduites au harem. — Tout est or, étoffes merveilleuses, tout est élégance, architecture, hommes, femmes, tout est précieux.... » Tel était le programme qu'Henri Regnault s'était tracé, et que M. Clairin, son confident et son fidèle ami, s'est efforcé de réaliser sur une toile qui affecte, je l'ai dit, des dimensions colossales.

Supprimez le fleuve et les barques, et tout le reste y est disposé exactement dans l'ordre indiqué par Henri Regnault lui-même. Au premier plan gisent les dépouilles des vaincus, d'un côté les bijoux étincelants de pierreries, les vases saints et précieux, les croix

radiées et gemmées d'escarboucles, les coffrets incrustés d'or, les ciboires, les tissus brodés en relief, les brocarts emboutis, les satanins à reflets, les armures damasquinées desquelles on n'a point encore eu le temps de sortir les cadavres des combattants frappés dans la mêlée, et de l'autre, les corps nus et palpitants des plus belles captives, butin plus précieux encore, réservé pour amuser le calife, et distraire ses longues insomnies.

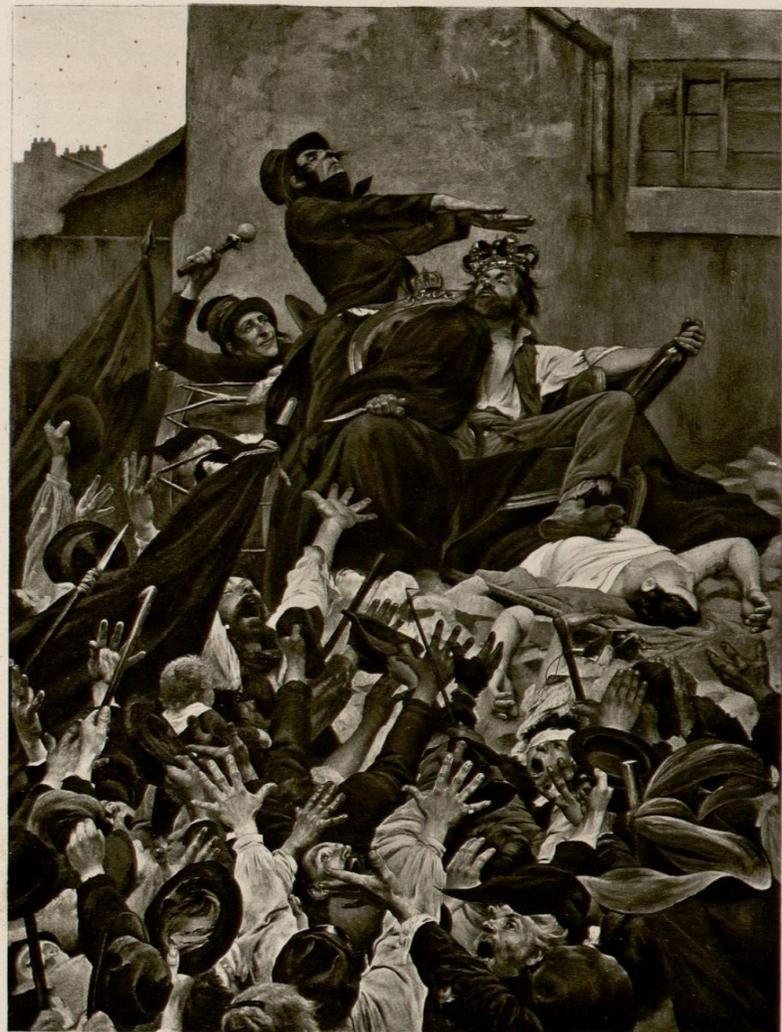
Au-dessus, rangés en bel ordre, les gardes du prince, les prêtres, les ministres, et derrière eux l'armée, les étendards déployés, les bannières au vent, les drapeaux secouant en des vibrations héroïques leurs plis gonflés par la brise; puis, derrière encore, les cimes des palanquins dominant les lances et les épées. Sur la droite étagés, échelonnés sur



FRÈRE (TH.). *Au Caire.*

les marches du palais, les guerriers noirs couverts d'armes splendides et les gardiens du harem, dont les sombres figures disparaissent sous d'énormes turbans de mousseline immaculée; et, entre ces deux groupes, au sommet des marches de marbre rose, sous le porche dentelé dont les portes dorées viennent de s'ouvrir, le calife apparaît, vêtu de vert, froid, hautain, ennuyé, impassible, monté sur un admirable cheval noir, respirant sans plaisir l'encens qu'on brûle devant lui et laissant

à peine tomber un regard sur les trois généraux, prosternés, agenouillés, rampants, qui lui présentent humblement les couronnes



BOUTET DE MONVEL. APOTHÉOSE